

XYZ. La revue de la nouvelle

Repos forcé

Gilbert Dupuis



Number 16, November–Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (1988). Repos forcé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 35–42.

Ah...

Dormir. Tous les sens d'Arnold aspirent au sommeil. Tous? Non. Il reste l'ouïe. Elle ne peut s'empêcher de transmettre à son cerveau fatigué les décibels agressifs qui, de la tente de son voisin, partent à la conquête de la nuit. Horreur et rock and roll. Le marteau frappe et frappe encore sur l'enclume. Le tympan résonne comme la peau d'une grosse caisse subissant les coups d'un batteur devenu soudainement hystérique. Pas de doute, le voisin d'Arnold aime le rock and roll. Mais à minuit, lorsque l'on est fatigué et que l'on aspire au sommeil, le rock and roll est une chose horrible. Arnold a beau se boucher les oreilles avec les doigts, se mordre la langue, se réfugier la tête sous son sac à dos, rien n'y fait, le son le rejoint toujours avec le même impact. Autour de lui, lovés confortablement dans leurs sacs de couchage, les enfants dorment. Même Sylvie, sa femme, au sommeil si léger, dort. Arnold se glisse hors de son sac, ouvre la porte de la tente et sort.

Il s'allume une cigarette, fait quelques pas et finit par s'asseoir sur une pierre, frontière officielle entre son terrain et celui du voisin bruyant. Rock! Rock! Rock! Le son fait trois fois le tour du pavillon de son oreille, avant de pénétrer dans sa tête et d'y faire jaillir des images d'horreur et de violence: enfants hurlant dans un bain de napalm, sifflements de bombes américaines tombant sur Hanôï.

Ah...

Arnold va craquer. Ce train d'enfer qui roule à toute vapeur sur des rails de tôles vides et qui l'a pris à son bord...

Au secours!

Le médecin a pourtant été formel. Arnold doit se reposer. Il a les nerfs en boule. Ces mises à pied opérées parmi les comptables de la compagnie lui ont donné des ulcères à l'estomac. C'est qu'Arnold n'est pas agréé...

Rock and roll et mise à pied!

Ce terrain de camping recommandé par un ami devait lui procurer repos et oubli.

Ah... ce son!

Le voilà qui pénètre par la bouche, qui descend dans l'estomac et qui forme une boule. Arnold regarde avec angoisse vers le terrain de son

voisin. Celui-ci est occupé à nettoyer les vitres de sa voiture, une Camaro bosselée et chromée. Rock! Rock! Rock! Around the clock! Arnold est dépité. Comment peut-on être fou du rock à ce point!

Sing Pinson (sing pinson! sing! lui hurlèrent ses copains d'école lorsqu'ils le virent la première fois avec une guitare) est né dans une maison chancelante de la pointe Saint-Charles. A proximité de chez lui, un train passait aux quatre heures et faisait trembler la bicoque sur ses fondations. Le bruit du train apeurait Ginette, sa petite sœur. Lorsqu'elle l'entendait, elle hurlait. Son cri strident était insupportable. Il énervait madame Pinson qui, dans l'espoir de faire taire l'enfant, se mettait à hurler à son tour. Les voix familiales, chevauchées par le bruit du train, donnaient des frissons à Sing. Il avait lu quelque part que les sons formaient un mur et que ceux qui traversaient ce mur explosaient. Il était convaincu que sa mère, sa sœur et le train formaient le mur de son le plus gigantesque qui soit, et qu'un jour pointe Saint-Charles allait traverser ce mur et éclater. L'avenir allait partiellement lui donner raison. Un matin d'hiver sec et cassant, le train secoua la maison si fort qu'elle s'écroula. Sing ne revit plus sa petite sœur et sa mère. Il n'entendit plus jamais leurs cris. L'enterrement fut rapide et peu coûteux (la mort ne pouvant rien saisir dans un budget familial déjà défoncé par la vie). Sing, qui avait alors onze ans, ne voulait pas connaître le sort de sa sœur et de sa mère. Il décida d'appriivoiser les sons avant qu'ils ne se forment en mur et se mit à écouter frénétiquement de la musique. À l'école, cela lui occasionna des problèmes. Trop de musique! Et pas assez de sciences, de français et d'histoire... Le directeur qui n'entendait rien à l'art, décréta que l'enfant était quelque peu imbécile. Il décida de lui faire suivre un programme plus léger. À seize ans, Sing hérita d'un diplôme de type professionnel court. Tellement court, d'ailleurs, qu'il ne lui servit qu'à courir après le chômage. Mais lorsque l'on est jeune et que l'on a la vie devant soi, on veut en profiter. Sing aimait toujours passionnément la musique. Il s'acheta une guitare électrique et travailla son instrument deux heures par jour. Il apprivoisa les sons et devint habile. À vingt ans, il jouait dans les orchestres de fin de semaine. Mais la paye n'était pas très bonne, aussi, son père le fit embaucher à l'usine où il travailla comme apprenti-opérateur d'une machine à fabriquer des bouteilles de bière. Lorsqu'il mit les pieds sur le plancher de la salle D 4, il fut assailli par le bruit formidable dégagé par les machines, vacilla et dut s'asseoir. De nouveau, il avait l'impression que tout pouvait éclater. Ce fut son doigt qui, dans un fracas de fers entrechoqués et de hurlements, éclata. Une erreur de mécanique ou de manipulation, c'était difficile à déterminer; la compagnie et le syndicat eurent un point de vue différent là-dessus. Ce qui est sûr, c'est

qu'avec un doigt en moins, Sing vit sa carrière de guitariste sombrer dans un univers de silence.

Tout à coup, si brusquement que c'en est violent, LE SILENCE. Enfin... le chant des oiseaux, la mélodie du vent et la percussion des criquets. Que se passe-t-il? Dans la tente du voisin, une ombre se gratte le dos, s'étire et se prépare à dormir. Se peut-il que... Oh! doux silence, plénitude, paix. Arnold est comblé. Il a brusquement toutes sortes d'idées saugrenues, il saisit l'une d'elles au vol: se baigner nu dans le lac, laisser l'eau ruisseler et perler librement sur la peau. Joie... Arnold se déshabille, saisit une serviette, se l'enroule autour de la taille et, en sifflotant, quitte l'emplacement de la tente.

Sur le chemin du lac, la nature se prépare à accompagner le sifflement d'Arnold. Un millier d'insectes, d'arbres, de feuilles, d'animaux s'accordent pour offrir à notre campeur une berceuse toute tissée de notes de soie. Arnold est au comble de la joie lorsqu'un groupe de criquets vient lui bombarder le tympan de sons. Les fragiles osselets de l'oreille interne se fracassent les uns contre les autres. La douleur est aiguë. Arnold projette son pied en direction du son, il sent les bêtes s'écrapouiller sous ses orteils et y passe un doigt. Zut! ce ne sont pas des criquets mais une chenille qu'il a écrasée. Les criquets reprennent de plus belle leur percussion discordante. Arnold, exaspéré par ce nouvel ennemi sonore, jette un coup d'œil vers la tente du voisin. Tout est noir! Sa radiocassette éteinte, le monstre aura sombré dans le sommeil. Qu'il y reste! Qu'il s'y noie! Arnold s'en fout, il est nu sous sa serviette et le vent lèche doucement sa peau.

Ah! ces criquets...

Mais le clapotis du lac, le roucoulement des vagues, la chute de l'eau sur les pierres du ruisseau, tout se ligue afin d'amenuiser l'effet des criquets sur les nerfs d'Arnold. Après tout, le lac est magnifique. La lune sort d'un nuage, plonge dans l'eau et se baigne. Le corps d'Arnold s'élançe, flotte quelques instants dans les airs, claque sur l'onde comme un fouet, se tord et éclate de rire. Un son tout en distorsion parvient à ses oreilles. Qu'il est drôle de rire sous l'eau! Arnold nage dans les bras de la lune. Il est heureux. Il sort la tête pour respirer et... Rock! Rock! Rock! Around the clock! Quelque part dans la pénombre, le voisin s'installe. Rock! Rock! Rock! La lune va se cacher derrière les nuages. Around the clock! Le monstre n'est pas couché. Il a lui aussi voulu voir le lac. Il a amené sa radio. NON! NON! NON! ROCK! ROCK! ROCK! Arnold plonge sous l'eau. Mais la musique est partout. Et Arnold est nu. Et les criquets aux notes discordantes reprennent leur cacophonie. On dirait qu'ils se sont fait amplifier. Arnold sent de nouveau ses ulcères lui faire mal. On

dirait une boule qui se cogne contre les parois de son estomac. Quelque chose va se dérégler dans la mécanique de son corps. Vite, retourner à la tente. Mais comment récupérer la serviette sans être vu du voisin? Arnold plonge sous l'eau, va sous un quai, contourne un bateau, s'emmêle le pied dans un enchevêtrement de fils et tire, tire. Aouch! une douleur aiguë au talon, quelque chose d'horrible: un hameçon. L'objet de fer rouillé s'est incrusté profondément dans son pied. Quelqu'un a laissé une ligne dormir et il a fallu qu'Arnold la réveille. L'hameçon est difficile à enlever, il déchire la chair et fait jaillir le sang. Douleur. Vite à la tente, la situation est urgente, elle ne laisse aucune place à la pudeur. Arnold sort de l'eau, sautille sur la plage jusqu'à sa serviette et arrive face à face avec une grosse radio stéréo, couverte de boutons et d'antennes. Rock! Rock! Rock! Un clapotis se mélange aux notes afin de torturer le tympan d'Arnold. Instinctivement, il regarde vers le lac. Le propriétaire de la radio, tout souriant, se baigne. Il aperçoit Arnold et lui envoie la main. Celui-ci, dépité, saisit sa serviette et se couvre le corps. L'hameçon a finalement fait une blessure plus spectaculaire que douloureuse. Arnold quitte la plage en sautillant, fait un faux pas, perd l'équilibre, heurte de son talon blessé la radiocassette et s'étend de tout son long sur le sol humide. Un criquet passe devant lui.

À vingt-quatre ans, Sing devint opérateur. C'est-à-dire qu'il était devenu une pièce bien huilée de sa machine. À chaque minute, inlassablement, ses bras accomplissaient les mêmes gestes, les mêmes sons. On aurait dit un musicien condamné par une force inconnue à jouer toujours la même gamme. Ce travail répétitif, assommant, détruisait peu à peu tous les rêves qu'il caressait. Il ne sera pas producteur de disques, ni impresario de la grande vedette de l'heure, ni propriétaire du meilleur studio d'enregistrement au monde. La triste réalité le frappait au visage.

Le temps passait.

À trente ans, il avait l'apparence d'un cadavre. Il se sentait trop fatigué pour penser, pour espérer. Ses rêves étaient maintenant enfouis dans le passé. Pour éviter qu'ils ne refassent surface, il lui fallait des émotions fortes. Il lui fallait atteindre le mur fait par les sons. Pour cela, il s'arrosait les oreilles de décibels et l'estomac de bière. Mais à chaque matin, au réveil, il se sentait profondément minable. Rien dans sa vie ne pouvait lui donner le moindre soupçon de fierté. Il avait des envies de mourir. Cependant, il se ressaisit à temps. À trente-deux ans, il décida d'accomplir quelque chose d'éclatant. Il fit des frais, contracta une dette auprès d'une banque et se procura la Camaro de l'année. Quelle belle voiture! Et quel beau système de son il y fit installer! Le volume était si

puissant qu'il arrivait à couvrir le bourdonnement incessant des machines qui habitaient ses oreilles. Sing éprouvait un réel plaisir à sortir avec sa voiture chromée. Il en était le maître. La route, voire le monde, lui appartenait. La Camaro chromée lui donnait confiance en ses possibilités. Il en vint même à surmonter la honte que lui procurait sa main mutilée et à inviter la jeune fille qui travaillait depuis un an à l'empaquetage des bouteilles produites par sa machine. Afin de profiter au maximum de sa voiture, il lui proposa le ciné-parc. Elle accepta. Ravi, Sing fit laver son auto soigneusement et s'acheta une cassette de vieux rock. Sur le chemin du ciné-parc, les décibels projetaient à qui voulait bien l'entendre le bonheur de Sing. À chaque changement de vitesse, sa main frôlait le genou de la belle empaqueteuse. À un coin de rue, ils virent un comptoir de crème glacée. La jeune fille manifesta le désir d'en manger. Sing, tout énervé par la perspective de voir la langue rose de son amie sur une boule de vanille blanche, obliqua vers la droite, évita de justesse une Mustang — qui se mit à klaxonner furieusement — encore plus chromée que sa Camaro et alla immobiliser sa voiture devant le comptoir. Lorsqu'il se pencha, les mains chargées de crème glacée, vers son amie assise dans l'auto, il sentit comme une douleur à l'épaule. C'était le propriétaire de la Mustang, un gros frisé aux naseaux de taureau. Sing remit les cornets à son amie, se frotta l'épaule et entama des pourparlers. Le gros frisé était offusqué parce que la Camaro l'avait coupé de trop près. Il réclamait des excuses à genoux. L'opérateur l'envoya promener. Le gros frisé saisit le cornet dans la main de la jeune fille et l'écrasa sur le capot de la Camaro. Offusqué, Sing prit la crème glacée écrasée et la projeta sur le visage du gros frisé. Celui-ci s'empourpra, éternua et se mit en devoir de donner une raclée à Sing. Mais l'opérateur était souple, il évita le poing du gros frisé qui frappa de plein fouet la tôle de la voiture. Et voilà une bosse sur la Camaro! Sing devint rouge de colère. Le gros frisé fonçait sur lui avec une planche de bois à l'extrémité de laquelle le narguait un clou rouillé. Devant l'assaut, Sing se précipita vers le coffre de sa voiture, l'ouvrit et en sortit une *crow bar*. La lutte devint sauvage. Le clou rouillé passa à deux centimètres des cheveux de Sing, la *crow bar* à un centimètre du nez du frisé qui riposta en égratignant la peinture de la Camaro avec le clou. Fou de rage, Sing prit un élan formidable afin d'atteindre le visage de son adversaire, mais celui-ci avait prévu le coup. Il se pencha et frappa Sing sur les fesses en prenant bien soin d'y faire pénétrer le clou rouillé. L'opérateur se mit à hurler et à gesticuler. Il eut de nouveau l'impression qu'il allait passer à travers le mur du son. La *crow bar* lui échappa des mains, fit voler le pare-brise de sa voiture en éclats et alla s'enfoncer profondément dans le système de son. Considérant que son honneur était sauvé, le gros frisé prit la fuite. Sing regarda son amie. Elle avait un bout de cornet brisé à la main et était couverte d'éclats de verre. Il eut de

nouveau honte. Mais la jeune fille pouffa d'un rire si clair qu'il ne put s'empêcher de lui caresser le visage de sa main amputée. Malgré sa *crow bar*, le système de son parvenait à râler *Love me tender*. Ils firent le projet d'aller camper.

Le contact de l'alcool et du talon ne fait faire qu'un tour à la boule logée dans l'estomac d'Arnold. Assis sur la pierre frontière, il désinfecte et panse son pied. Cric! Rock! Cric! Around the clock! Le voisin et ses criquets ont fini leur baignade. Dans leur tente, les canettes de bière s'ouvrent à un rythme hallucinant.

Ah...

Arnold jure bien de quitter le camping le lendemain matin à la première heure et d'exiger un remboursement. Abasourdi, il entre dans la tente. La famille dort paisiblement. Il s'étend sur son sac, sent quelque chose de dur sous lui, tâte de la main et trouve... la boîte de condoms. Ses mains glissent alors le long du corps soyeux de sa femme et vont se prélasser dans la chaleur humide des cuisses. Sylvie ronronne. Ses lèvres chaudes et humides envoient des baisers onctueux aux doigts de l'homme. Mais... Rock! Cric! Rock! Around the clock! Le volume monte d'un cran. Arnold en perd toute sa virilité. Son estomac n'est plus qu'une boule qui grossit à vue d'œil. Il s'écrase sur son matelas et s'endort submergé par un mélange de larmes, de rock and roll et de criquets.

Sing avait obtenu de la compagnie d'assurance de quoi faire arranger son auto et sa radio. Il décida de débosseler lui-même la voiture et se servit de l'argent pour acheter une gigantesque radiocassette (c'est tellement plus pratique... Et puis, on peut la déplacer avec soi partout où l'on va!).

Sur l'autoroute, il testait sa radio. Quelle puissance! Elle défonçait les décibels alors qu'il fracassait les limites de vitesse et vidait les «cannes» de bière. Il était fou de joie. Son amour, qui travaillait à l'emballage, allait le rejoindre dans quelques heures au camping. Ensemble, ils auraient l'éternité de deux semaines de vacances pour se partager la beauté du monde.

Cric! Rock! Cric! Les portes du cauchemar s'ouvrent toutes grandes. La lune saisit Arnold au bout d'un bras de lumière et le propulse en plein centre de son bureau. Une énorme radiocassette est là qui lui demande où se trouve le rapport qui comptabilise les naissances chez les criquets de camping au cours des deux cents dernières années. Arnold répond que le rapport a été remis en trois exemplaires, hier. «C'est faux!» hurle la

machine. Le rapport a été volontairement égaré. Il faut le retrouver, Arnold doit explorer minutieusement chaque centimètre des soixante-deux étages de l'édifice. Il a vingt-cinq mesures de rock and roll pour s'exécuter avec succès. Sinon: «MISE À PIED». À chaque palier, derrière chaque porte, sous chaque bureau, Arnold cherche. Il est sans cesse harcelé par la voix de la cassette. «Mais d'où viens-tu? — DU BUREAU DU PRÉSIDENT», répond la cassette. «Ça ne se peut pas, le président dirige ses affaires de Toronto, il ne vient jamais à Montréal. — IL EST LÀ ET IL T'ATTEND», conclut la cassette. Il m'attend... Avec pour seul vêtement sa serviette de bain, Arnold rampe vers le bureau du grand patron. À michemin, une inconnue, nue, avec une tête de criquet et une bouche en forme de haut-parleur, lui remet un diplôme sur lequel est écrit en lettres d'or: ARNOLD CHOQUETTE — quarante ans — VIE RATÉE — comptable minable — MÊME PAS AGRÉÉ — AMEN. Dans l'antichambre du bureau, Arnold se sent ridicule avec sa serviette et son diplôme. La secrétaire éclate de rire et enlève sa perruque. C'est Sylvie, Arnold ne l'avait pas reconnue. Elle est terriblement excitante. Il a toujours été amoureux de sa femme. Il s'approche pour lui parler, pour la caresser, mais Sylvie ne l'écoute pas. Elle a dans les mains un condom rempli d'une multitude de criquets avec lequel elle se masturbe. Arnold est déboussolé. Entre deux soupirs, Sylvie lui râle qu'il est attendu par le grand patron. Une porte s'ouvre toute seule pour laisser Arnold pénétrer dans un luxueux bureau. Quelle n'est pas sa surprise de voir une tente, plantée sur le tapis soyeux. Elle est en tous points semblable à celle de son voisin de camping. Un bruit de bouteille de bière qui s'ouvre, un rire et voilà le rock and roll. La boule d'angoisse se met à gonfler dans l'estomac d'Arnold. Elle devient un ballon si énorme qu'il quitte le sol, fait quelques cabrioles et colle au plafond. Il respire à grand peine. Ses ulcères saignent. La mort le frôle... Il aperçoit ses enfants dans un coin du bureau. Ils sont habillés en mécaniciens et semblent très absorbés par le débosselage de la Camaro chromée du voisin. Ils n'ont pas d'outils. Ils travaillent directement le métal avec leurs mains. Elles saignent. Arnold leur parle mais le rock and roll empêche toute communication. Son corps continue de gonfler. Il exerce une pression terrible sur le plafond qui commence à craquer. Ses ulcères sont des volcans en éruption... Sous lui, la tente s'ouvre comme une huître et jette en pâture à son regard terrifié le voisin ventru qui trône sur un amoncellement de radiocassette tous plus gigantesques les unes que les autres. Le voisin rote, attache une lettre au bout d'une antenne et la fait monter jusqu'à Arnold en lui faisant signe de signer. De ses mains toutes gonflées d'angoisse, Arnold ouvre la lettre et la parcourt du regard. On y parle de sa démission. Le rire du voisin éclate et se répand aux quatre coins du bureau. Il est le grand patron de Toronto.

Arnold regarde ses enfants. Des moignons leur tiennent lieu de mains. Le voisin se frotte le sexe. Il descend la fermeture éclair de son pantalon. À sa grande surprise, Arnold voit Sylvie sortir de la fente du caleçon. Elle lui sourit. Dans les mains, elle a une gerbe de condoms pleins de criquets et encore tout ruisselants de sperme. Elle projette la gerbe sur son mari. Instantanément, des milliers de criquets gluants l'atteignent au visage, se déplacent rapidement vers les oreilles et commencent à en dévorer le tendre contour. Prenant plaisir au spectacle de cet atroce repas, le voisin pousse au maximum le volume de ses appareils. Le plafond cède sous la pression de l'angoisse qui gonfle le corps d'Arnold. Le voilà dans l'espace transportant des criquets et partageant son orbite autour de la tente du voisin avec des radiocassettes. Voilà qu'un criquet lui perce le tympan. La douleur est atroce. Arnold se dégonfle instantanément, retombe sur terre, saisit une radiocassette, en arrache l'antenne, bondit sur la source de son malheur et frappe jusqu'à ce que silence s'ensuive.

Arnold est violemment secoué. Il ouvre les yeux et, fort surpris, constate qu'il est dans la tente. Sylvie est à côté de lui. Elle a peur. On a hurlé dehors. «Viens voir, suis-moi!» Arnold obéit. Quelque chose a changé dans l'environnement sonore. Il y a enfin le SILENCE.

Ah...

Quelle paix! Mais pourquoi Sylvie l'a-t-elle tiré d'un sommeil tant mérité? Un hurlement l'arrache à ses réflexions. Il reconnaît la voix de sa femme, se précipite à ses côtés et... quelle horreur! Un corps affreusement mutilé gît dans les décombres d'une radiocassette. Horrifié par le spectacle, Sylvie se tourne vers son mari. En le voyant, elle hurle si fort qu'Arnold se bouche les oreilles afin de protéger ses tympan éprouvés. Il s'examine, il est couvert de sang...

1979: *Un jeu d'enfants* (Théâtre en collaboration), Québec/Amérique, coll. «Jeunes publics».

1983: *La Déconfiture du Docteur Croche* (roman en nomination pour le prix de la littérature jeunesse du Conseil des Arts du Canada), éditions Saint-Martin.

1984: *Les Transporteurs du monde* (théâtre en nomination pour le prix du Gouverneur général), éditions La Mêlée.